

MARIE-AGNÈS COUDROBLE

L'HOMME DE BERLIN



Du même auteur :

- Aux franges de l'éveil. Pierre Chave, Vence, 1987*
(Avec des lithographies de Théo Tobiasse)
- Mort derrière le mur. Albin Michel, Paris, 1993*
- Songe noir. Laure Matarasso, Paris, 1994*
(Avec des eaux fortes et des aquarelles
De Gérard Morot-Sire)
- Ciel cassé. Editions Tipaza, Cannes, 1997*
(Avec des lithographies de Gérard Eppelé)
- L'Envers du monde. La pointe Badine, Nice, 1998*
(Avec des eaux fortes de Michel Joyard)
- Et si vous étiez Musset... Les Editions Varia*
Montréal, 2000
- Visages nus, Editions Mélis, Nice, 2000*
(Préface d'André Verdet)
- Sept heures d'absence. Les Editions Varia*
Montréal, 2002
- L'Homme de Berlin. Editions du Losange, Nice, 2006*
- Pour l'Amour de Chair. Editions du Losange, Nice, 2006*
- La femme clandestine. Editions du Losange, Nice, 2009*
- La mère de Pierre. Editions du Losange, Nice, 2010*
- Le Syndrome de Stockholm. Editions du Losange, Nice, 2011*
- Dance for love. Editions Sudarène, 2015*

Marie-Agnès COUROUBLE

L'HOMME DE BERLIN

Roman

Les Editions La Gauloise
Hors-série

Peu de temps après la mort de ma mère j'ai hérité du dossier qui concernait les derniers mois de mon frère après sa condamnation à mort, en Janvier 1946.

J'ai relu les lettres de prison, les carnets intimes, les dernières pensées. Tous les accents de la vérité et de l'erreur qui avait été commise.

Dans ce dossier une lettre m'a surprise, la dernière lettre de Berlin, celle de son ami Allemand à ma mère. Elle l'avait gardée. Elle avait 90 ans.

Alors je me suis souvenue avec clarté des lettres de Berlin qu'elle a reçues tout au long des années.

Elle me les lisait.

Elle les déchirait.

Elle les appelait « les lettres de l'ennemi ».

Après sa mort, j'ai essayé de les recomposer, l'une après l'autre, je me rappelais surtout du sentiment de culpabilité intense que ressentait cet homme.

Ce n'était pas un nazi. C'était un soldat et un musicien.

Ma mère avait rejeté ce courrier.

Je l'ai retrouvé dans ma mémoire et mon cœur.

Marie-Agnès Courouble

Elle descend chercher son courrier, comme chaque jour, à 10 heures 30 exactement.

C'est comme un voyage. Chaque jour elle s'efforce scrupuleusement de descendre et remonter les trois étages comme son médecin le lui a conseillé.

C'est un exercice qui l'occupe.

Il entrecoupe la torture des heures.

Elle a ouvert la porte de l'immeuble pour sentir l'air sur ses épaules. Il fait glacial.

Elle a serré son chandail contre elle. Encore un geste qui aide. Surtout ne pas prendre froid.

Enfin elle regarde dans sa boîte aux lettres. Elle n'attend aucun courrier. Des factures évidemment. Elle possède une petite clé qu'elle manie avec difficulté, il faut qu'elle s'y reprenne deux ou trois fois.

Elle remonte, marche par marche, sans s'essouffler, elle n'est pas très vieille.

La vie la tient bien.
Son paquet est léger, des imprimés comme toujours

Une lettre dépassait
Elle a pris son temps, elle a enlevé son chandail.
Elle s'est assise dans la bergère rouge sombre, elle a ouvert
les factures.

C'était un rituel.
Elle a laissé l'enveloppe blanche pour la fin.

Le timbre était d'Allemagne. Elle a posé la lettre sur le
guéridon.

On était en janvier 1946. L'ennemi était encore à sa porte.
Elle n'avait pas de nom pour le nommer.

Son cœur battait. Elle a remis son chandail noir. Noir
comme tout ce qu'elle portait depuis.

Elle essaye de se distraire dans des petites besognes,
éplucher les légumes, passer un chiffon inutile sur ses meubles
d'une propreté parfaite.

Enfin elle s'est assise dans la bergère. Elle a ouvert
l'enveloppe.

Berlin, janvier 1946

Madame,

Depuis que j'ai appris l'exécution de votre fils, j'hésite à vous écrire, cela m'est très difficile, je me sens coupable de cette injustice atroce.

Je ne sais comment vous dire ma peine sans vous paraître odieux.

Faites-moi seulement la grâce, Madame, de lire cette lettre.

Heinrich Schulz

Elle a reposé la lettre sur le guéridon.

L'hiver s'est installé. Les radiateurs sont déréglés depuis la guerre.

C'était un froid singulier. Celui de la haine accumulée jour après jour, insidieuse, mortelle.

Pour celui-là justement.

Elle est minuscule dans son fauteuil. Enroulée autour de cette haine nourrie chaque jour de la guerre, à chaque heure de la guerre. Autour de l'angoisse asphyxiante.

Elle a fermé les yeux. Elle entend les balles. Elle voit le corps.

Puis elle s'est levée, elle a attrapé l'enveloppe, la feuille où une petite écriture posée la crucifie. Comme si la blessure se diffusait jusqu'à son cerveau embrumé par cette haine. La feuille est inerte avec le timbre du pays de l'horreur.

La poubelle n'est pas suffisante. Elle a fait un paquet serré dans un vieux sac, elle est descendue, elle l'a jeté aux ordures, dans la cave.

Ignorer l'outrage.

Dans sa cuisine, l'écriture en morceaux lui aurait été insupportable.

Berlin, février 1946

Madame,

Je comprends votre silence. Je m'y attendais.

Etonnement, c'est l'amour de votre fils pour vous, qui m'oblige à vous écrire.

J'ai espéré pouvoir vous dire les heures que nous avons passées ensemble dans une sorte de trêve au milieu du désastre.

Ces heures que vous n'avez pas connues vous reviennent

Que ces mots sont impropres ! Je sais que je reste votre ennemi le plus intime et croyez que j'en souffre.

Heinrich Schulz

Cette fois elle a reconnu l'enveloppe. Elle a reconnu le timbre. Le danger s'est précisé.

Il fallait qu'elle remonte son escalier comme on récapitule un mal.

Elle avait toujours été forte, y compris au plus haut du drame. Son éducation l'avait tenue droite comme au sommet d'une montagne. Subitement tout s'écroulait.

Chaque marche infligée comme une punition.

Et ce cœur aux battements sourds, embusqué, mis en veilleuse. Sa force ressemblait à un cierge.

Une flamme pieuse dans une chapelle désaffectée.

On osait en remuer la poussière. On la tuait une deuxième fois avec une écriture.

Elle arrivait au troisième étage.

Elle serrait la lettre contre elle dans un geste convulsif. Il fallait qu'elle s'en sépare avant de l'ouvrir.

Le danger était dans cet abîme. Une écriture soignée, comme innocente.

Elle a laissé la lettre trois jours sans l'ouvrir.

Elle faisait ses courses, courait dans ses voiles de deuil. Elle longeait les murs comme alors.

La guerre est un meurtre perpétuel.

Elle répétait ce refrain éperdu.

Elle rentrait.

La lettre est sur le guéridon. L'écriture n'a pas expiré pendant son absence.

Elle l'a lue avec la même rage.

Il lui parlait des soirées qui avaient condamné son fils, il espérait l'émouvoir dans un hommage grotesque.

Subitement elle perd sa dignité, son sens du sacrifice. Devant le bourreau les cierges s'éteignent.

Jamais elle ne s'est sentie aussi acérée dans la cruauté. C'est devenu une maladie.

Elle est allée jeter la lettre aux mêmes ordures.

Elle en est revenue d'un pas saccadé.

Berlin février 1946

Madame,

Avec une opiniâtreté que vous allez qualifier de bien allemande, je m'acharne à vous écrire.

Ma responsabilité dans la mort de votre fils est un fardeau de chaque jour. Pourtant cette fois je ne vous parlerai pas de lui. Je vous dirai plutôt que mon retour à Berlin fut un désastre qui était proche du vôtre. J'y ai perdu ma femme et deux enfants dans les bombardements.

Je suis rentré dans une ville méconnaissable, fumante. Les Soviets avaient achevé ce qui restait debout. L'éventration totale, le pillage, le viol.

La guerre est criminelle partout. Berlin est une ville rongée, les dernières façades ne tiennent que par miracle. J'y ai perdu aussi mon cabinet d'avocat.

Ici, nous disons « Docteur ». Oui, j'étais avocat comme votre fils. Actuellement, je suis conducteur de bus, il faut bien survivre.

Pardonnez-moi de vous parler d'autres ruines. La mort est insupportable.

Quand elle est organisée, elle devient ignoble.

Je ne sais pas si vous avez la force de me lire mais moi j'ai l'impression d'accomplir une mission. Il me l'aurait demandé.

Heinrich Schulz

Berlin, mars 1946

Madame,

Votre fils me disait que vous connaissiez Berlin, qu'avant la guerre de 1914 vous aviez fait une année d'études en Allemagne, que vous parliez cette langue couramment. Alors j'évoque pour vous cette ville découpée en zones d'occupation.

Actuellement, les nourrissons y meurent de faim, nous vivons dans les gravats, les rues et places que vous avez dû connaître, *Pariserstrasse*, *Fernberlinersplatz* ont disparu, bombardées par les Anglais ou les Américains, nous vivons dans un chaos de murs noircis, de trous et les restes de la ville ont été brûlés par les Soviétiques.

Vous souvenez-vous de l'avenue *Unter den Linden* ?

Pardonnez-moi de vous parler de Berlin, parce que c'est ma ville, j'y suis né.

Ici, les hommes se sont battus jusqu'au dernier, un véritable suicide. Les Allemands que vous devez haïr ne sont pas tous des criminels.

Mais je comprends votre silence.

Heinrich Schulz

Oui, elle se souvient de Berlin, de cette langue qu'elle a apprise à dix-huit ans.

Une époque qu'elle renie.

Pourtant elle a lu les deux lettres. Dans une sorte d'obligation désespérée.

Elle sent un autre drame entre les lignes. Elle est hantée par des images et se déteste d'y revenir.

Elle se souvient de la *Gelferstrasse*, une rue calme, en dehors du centre, il y avait des pâtisseries. Elle y allait avec son amie allemande. Et un café où elles ont bu du Champagne.

Et la station de métro « *Onkel Toms Hütte* », la case de l'oncle Tom, un livre qu'elle avait adoré.

Elle n'en pouvait plus de se souvenir.

Maintenant elle pleurait.

A suivre...